

Chapitre 1

Les parents et l'école

Lorsque l'enfant arrive à l'école, surtout en primaire, il n'est pas neutre, loin de là ! Il est porteur de tous les espoirs, les envies, les déceptions, les regrets de ses parents concernant leur propre réussite ou leur échec scolaire anciens, leur réussite ou leur échec professionnel actuels. Certains parents avouent qu'ils se sentent très mal à l'aise lorsqu'ils entrent dans l'école de leur enfant ; ils y retrouvent des odeurs, des impressions, une sorte de réactivation de leur propre vécu qui ne leur a pas toujours laissé de bons souvenirs. Même chose lorsqu'ils consultent pour leur propre enfant dans les lieux où ils ont été eux-mêmes suivis dans leur enfance pour des problèmes psychologiques ou scolaires. Certains diront qu'ils ont l'impression de revivre à nouveau leurs difficultés, leur angoisse.

- Soit les parents ont beaucoup investi leurs propres études et les ont réussies. Ils attendent tout naturellement qu'il en soit de même pour leurs enfants. Une mère, cadre de haut niveau, expliquera qu'elle avait et a toujours grand plaisir à apprendre et elle ne peut ni comprendre ni admettre qu'il n'en soit pas de même pour son propre fils. Elle va donc essayer de le stimuler au maximum, lui proposer toutes sortes d'activités qui renvoient au scolaire, provoquant un refus, une opposition manifestes de la part de l'enfant, qui se comporte

comme le ferait un anorexique face à la nourriture ! Il n'en veut pas. C'est alors que s'installe une spirale négative qui va susciter l'échec scolaire chez cet enfant par ailleurs très intelligent, ou encore une apparente docilité qui masque une vive agressivité en cours de refoulement, à moins que cette agressivité ne se déplace dans d'autres domaines.

- Soit les parents ont plus ou moins raté leur scolarité et en gardent d'importants regrets. Ils espèrent que leur enfant va « réparer » en quelque sorte ce qu'ils ont vécu comme un échec et ils s'efforceront de l'aider par tous les moyens possibles en achetant tout ce qui pourrait éveiller leur enfant : DVD, jeux éducatifs, mini-ordinateur ; ils ne regarderont ni à leur temps, ni à la dépense.
- Pour réparer l'image négative qu'ils pourraient avoir d'eux-mêmes, ils essaient de trouver des justifications a posteriori de leurs échecs, mettant en avant le fait qu'ils n'ont pas été poussés par leurs propres parents ou autres raisons en apparence tout à fait logiques. Ils font souvent l'impasse sur leur propre manque de motivation à l'époque. Par contrecoup, ils vont se montrer pressants, insistants avec leur enfant ; ils sont souvent désolés de ne pas pouvoir l'aider du fait de l'insuffisance de leur propre bagage scolaire : un enfant racontait que sa mère prenait le soir les fiches faites par son orthophoniste pour apprendre ce qu'elle n'avait pas assimilé lorsqu'elle était elle-même élève. Un père, complètement analphabète, avait manifesté le désir d'apprendre à lire pour aider son enfant.
- Plus importants seront l'investissement et l'attente des parents à l'égard de la scolarité de leur enfant, plus grande sera leur désillusion, voire même leur agressivité en cas d'échec et l'enfant le ressentira de façon négative.

Le niveau d'exigence des parents est d'ailleurs fort variable. On rencontre des parents de milieu modeste et qui déclarent

fièrement que leur fils ou leur fille est arrivé jusqu'à un bac professionnel alors qu'un tel niveau serait ressenti comme un échec par des parents de milieu plus aisé ou plus intellectuel.

Des parents ayant un enfant dans la même classe apprécient très différemment le niveau de réussite de leurs enfants respectifs : un enseignant déclarera que sa fille réussit très médiocrement en classe car sa moyenne est de 12 alors qu'une autre mère dont la fille fréquente la même classe se réjouit du 11 qu'elle a obtenu et déclare que son enfant réussit bien.

L'enfant est parfaitement perméable à tout ce qu'il entend autour de lui. Son niveau de confiance en soi va évoluer en fonction des commentaires sur son travail. Plus il est confiant en lui, mieux il réussira. Aux États-Unis, on avait tenté une expérience : en début d'année, les élèves avaient été prétendument évalués. Mais c'est au hasard que l'on avait déclaré que certains étaient de bons élèves et d'autres en difficulté, sans se baser sur des résultats objectifs ; on a constaté que les premiers avaient significativement mieux réussi que les seconds.

Un jeune garçon, constamment dévalorisé par son père qui le qualifiait d'« abruti », avait néanmoins conclu correctement ses études, quoiqu'avec quelques années de retard. Cette réussite aurait dû, en principe, lui redonner une certaine confiance en lui et pourtant, sa vie professionnelle n'a été qu'une succession d'échecs, comme s'il s'était inconsciemment interdit toute aptitude à réussir et que le jugement de son père n'avait cessé de peser sur lui. Il s'était donc cantonné dans une conduite d'échecs.

L'adulte traînera longtemps comme un fardeau la déception de ses parents quant à sa réussite scolaire alors que, dans le cas contraire, il aura un comportement bien plus dynamique.

Certes, il existe des parents qui n'investissent pas du tout l'école, qui constitue au mieux une garderie, au pire une obligation. Ils

sont eux-mêmes bien souvent dans une situation très difficile, ils ont abandonné toute velléité de s'en sortir et n'imaginent pas un avenir positif pour leur enfant ou pour eux-mêmes. N'ayant aucun projet pour leur enfant, ce dernier aura tendance à partir à la dérive à moins qu'il ne soit bien investi par un enseignant qui l'aura pris en considération et fera office, auprès de lui, d'une sorte de parent substitutif, compréhensif et valorisant.

Un enfant est « porté », pourrait-on dire, par le désir ou le projet de l'adulte sur lui ; soit ce projet respecte l'enfant et ne pèse pas sur lui de façon négative : on respecte ce qu'il est avec ses possibilités mais aussi ses limites ; soit le projet parental est trop lourd à porter et il paralyse l'enfant suscitant de l'opposition, de la passivité ou encore de l'agressivité. Mais l'absence de tout investissement de la part de l'adulte est tout aussi péjorative ; l'enfant doit d'abord exister dans le désir de ses parents avant d'exister par lui-même. Mais, par la suite, il faut que les désirs des parents s'ajustent un peu à la fois à la réalité pour qu'émerge véritablement le désir de l'enfant.

On peut rapprocher cela du fait qu'un bébé désiré, attendu avec amour, fantasmé dans l'imaginaire de ses parents a bien plus de chances de s'épanouir qu'un autre qui serait accepté parce qu'on n'a pas pu faire autrement !

On ne peut quand même pas dire que les jeux sont faits avant l'entrée à l'école ; bien d'autres facteurs que nous allons inventorier vont intervenir.

Chapitre 2

Comment favoriser l'adaptation de l'enfant à l'entrée en maternelle

L'entrée du petit enfant à la maternelle se fait normalement à 3 ans. Mais, quand l'école dispose de places et que le petit est propre, il y est accepté à partir de 2 ans.

1 **Accepter la séparation**

Selon les circonstances, un petit de 2 ans peut accepter la séparation de son milieu familial ou de tout autre milieu auquel il est habitué, par exemple chez la nourrice ou en crèche. Mais, la plupart du temps, il ressent avec beaucoup d'angoisse cette entrée dans un milieu inconnu (à moins qu'il n'ait accompagné un aîné lorsque l'on conduisait ou reprenait ce dernier à l'école). Il va être confié à une parfaite inconnue pour de longues heures et, si gentille que soit la maîtresse, si affectueuse et maternelle qu'elle puisse être, elle doit se partager entre une trentaine de petits enfants.

La journée est très longue pour un petit qui n'a pas le même vécu du temps qu'un enfant plus grand et *a fortiori* un adulte. S'il lui faut demeurer à l'école une journée comportant la garderie dès le matin, la cantine et la garderie du soir pour ceux dont les deux parents travaillent, le temps de la séparation est véritablement excessif et il est générateur d'un refus, d'un dégoût précoce du milieu scolaire. C'est la raison pour laquelle il serait préférable de laisser le petit entre 2 et 4 ans à mi-temps en classe quand cette solution est envisageable.

La plupart du temps, l'enfant va vivre une très grande angoisse de séparation, comme s'il avait l'impression qu'on allait le déposer quelque part et qu'on l'oublierait. Tout à son inquiétude, il se débat lorsque les parents le portent pour l'amener dans sa classe, il faut presque l'arracher des bras de ses parents et lorsque ces derniers sont partis, l'enfant se réfugie dans un petit coin et demeure inconsolable ; il se montre imperméable aux sollicitations de la maîtresse, aux avances éventuelles d'autres petits. Il ne s'intéresse à rien.

On constate souvent, lors de consultations, qu'un très jeune enfant refuse de quitter ses parents et l'habitude fait que l'on distingue très rapidement l'inquiétude temporaire qui disparaît rapidement dès que l'enfant sent que l'adulte est chaleureux, réconfortant ; il se met à investir les objets qui l'entourent, à jouer et il oublie son chagrin. Il ne fait que manifester une inquiétude tout à fait normale chez un petit de cet âge. Par contre, lorsque cette inquiétude ne cède pas et qu'elle rend impossible toute consultation, même en présence des parents (l'enfant se réfugiant dans leurs bras et refusant tout contact avec la personne qui cherche à établir la relation avec lui), on peut penser qu'il existe une grande insécurité dans la relation entre la mère et l'enfant, ce dernier n'acceptant pas la séparation de crainte de la perdre.

Le comportement des parents est lui-même très significatif ; les parents dont l'enfant refuse de se séparer font eux-mêmes traîner la séparation, ils attendent derrière la porte du bureau du psychologue ou encore ils guettent leur petit à la fenêtre de la classe comme si eux-mêmes craignaient et redoutaient cette séparation.

Des parents – et surtout des mères – eux-mêmes insécurisés auront antérieurement eu beaucoup de peine à confier leur enfant à quelqu'un d'autre : une nourrice, une mère ou une belle-mère ; ces mamans reconnaissent qu'elles se sentiraient jalouses et frustrées si leur enfant manifestait trop d'affection envers une personne étrangère ; ce qui prouve à quel point la relation entre elles et leur enfant est fragile puisqu'un simple éloignement peut la détruire. Elles doivent revivre un sentiment de jalousie très ancien puisqu'elles vont parfois jusqu'à dire qu'elles craignent que la personne qui aura en charge leur enfant ne le leur vole (sur le plan de l'affection).

Quant à l'enfant qui se sent à l'aise dans sa relation avec ses parents, tout se passe comme s'il gardait à l'intérieur de lui-même l'image de sa mère. Il peut en être séparé, il sait qu'il la retrouvera tant leur lien est solide et capable de résister à l'absence.

Il existe des situations intermédiaires : certaines maîtresses ont bien compris que l'enfant pouvait être rassuré lorsqu'il amenait en classe son « doudou ». Ce que les psychologues nomment « objet transitionnel », c'est cette peluche que l'enfant traînera partout, dans un état parfois catastrophique, mais que le petit n'échangerait pour rien au monde car il lui rappelle la douceur de la relation avec sa mère, ses câlins, son odeur. De ce fait, il se calme et se sécurise dès qu'il peut le garder avec lui. La seconde étape, en maternelle, consistera à déposer le doudou dans une corbeille en arrivant dans sa classe ; mais au départ, il est essentiel et réconfortant pour lui qu'il puisse le garder.

Les enfants ne sont pas entièrement déterminés, dans leur comportement vis-à-vis de l'école, par l'attitude des parents. Certains quittent leurs parents en gardant leur joie de vivre et leur bonne humeur, heureux de découvrir un monde nouveau, tandis que certaines mères confieront qu'elles ont pleuré en quittant leur petit et ceci d'autant plus qu'elles avaient l'impression que leur enfant était heureux de les quitter ; elles interprétaient comme un manque d'amour le fait que leur enfant était simplement bien adapté.

Par ailleurs, tous les enfants ne rencontrent pas les mêmes chances au niveau de leur intégration scolaire : certains, particulièrement mignons, charmants, souriants, éveillés, etc., attirent l'attention et l'affection de l'adulte qui va s'attacher à eux. On ne compte pas le nombre de « dames de la cantine », d'auxiliaires de maternelle et autres personnes qui, par leur attitude chaleureuse, leur amitié pour un petit, lui ont permis de faire le deuil momentané de leur mère pour investir l'école.

De la même façon, certains enfants attirent les autres et constituent autour d'eux un petit groupe dans lequel ils vont s'épanouir même si, à cet âge, les enfants coexistent plus qu'ils ne jouent véritablement ensemble ; ils n'ont pas encore le sens du groupe, de la collectivité.

On comprend donc que, pour que le petit accepte la séparation que constitue l'école, il doit avoir quitté la toute petite enfance, où la relation demeure très fusionnelle avec ses parents et singulièrement sa mère et lui, pour accéder à un début d'autonomie.

L'autonomie n'est pas qu'affective, elle concerne également l'autonomie dans la vie courante.